*Die Société commerciale de l'Océanie (1876-1914).
Aufstieg und Untergang der Hamburger Godeffroys in
Ost-Polynesien* de Claus GOSSLER

Gilles Bounoure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6129>

DOI : 10.4000/jso.6129

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 258-259

ISBN : 978-2-85430-027-7

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « *Die Société commerciale de l'Océanie (1876-1914). Aufstieg und Untergang der Hamburger Godeffroys in Ost-Polynesien* de Claus GOSSLER », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 130-131 | 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6129> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6129>

tion statutaire des territoires du Pacifique accédant progressivement à leur souveraineté internationale, pendant la période incriminée. Sur le premier thème, on a droit au schéma type d'un forage souterrain pour y tester les effets d'une explosion nucléaire, on a le tableau récapitulatif de tous les essais conduits sur les sites de Mururoa et Tangafua, et la carte des zones censément dénucléarisées de la planète après les traités successifs de l'Antarctique, de Tlatelolco, de Rarotonga, de Bangkok et de Pelindaba. Sur le second thème, on découvrira la composition et l'année d'adhésion des territoires (indépendants ou non) à la Commission du Pacifique Sud, de même au Forum des Îles, et une mise à jour des statuts souvent complexes (e.g. *the United States Unincorporated Territory of Guam*) de ces mêmes territoires. Bref, l'intérêt du livre est non seulement au cœur de son développement, mais aussi en marge du débat principal.

Entre l'ouvrage d'Alain Babadzan qui est recensé ici et celui de Nathalie Mrgudovic, on ne peut manquer de saisir la différence entre le traitement anthropologique d'un ensemble géopolitique et son traitement correspondant en science politique. On a d'un côté une multilatéralité de perspectives qui se trouve développée sur le thème en présence, et de l'autre un regard scientifiquement focalisé sur une unilatéralité de perspective. Les deux approches sont également respectables et il n'est pas question pour moi de renier la fécondité de l'une et l'autre démarches, mais il est clair que l'on peut se sentir à l'étroit dans une perspective par trop « nationale ».

Raymond MAYER,
Université Omar Bongo de Libreville et
Université de Lyon 2

GOSSLER Claus, 2006. *Die Société commerciale de l'Océanie (1876-1914). Aufstieg und Untergang der Hamburger Godeffroys in Ost-Polynesien*, Bremen, MontAurum Verlag, 592 p., bibliogr., annexes, 28 ill. noir et blanc, 6 cartes.

Pour ceux des océanistes qui le connaissent, le nom de Godeffroy évoque avant tout la firme hambourgeoise qui fut la première à investir durablement et massivement le Pacifique, entre l'installation d'un comptoir à Apia (Samoa) en 1857 et la faillite de Godeffroy & Sohn en 1879, peu avant les négociations diplomatiques d'où allait émerger l'empire colonial allemand dans le Pacifique, dont cette firme avait fondé les premiers postes avancés. Ce nom peut aussi leur rappeler le musée privé fondé à Hambourg par Johann Cesar vi Godeffroy, fourni en « curiosités » de tous ordres, « artificielles » autant que « naturelles », par les capitaines de ses bateaux, afin de présenter au public « une image complète » des mers du Sud, et qui rassembla, selon l'appréciation d'Adolf Bastian, directeur du musée ethnographique de Berlin, « une des plus magnifiques collections en ce domaine ». Après la faillite de 1879, cette collection fut vendue par lots à des musées allemands, selon leurs moyens respectifs ou l'intérêt qu'ils y portaient (voir le travail

d'H. Glenn Penny, absent de la bibliographie de Cl. Gossler), le musée de Leipzig finissant d'acquérir tout ce qui en subsistait après la mort en 1885 de Johann Cesar vi.

Or le neveu de celui-ci, Gustav Godeffroy Jr, avait trouvé à s'établir à Tahiti, à s'y marier avec une des filles Brander et à développer en association avec d'autres une firme qui se maintint pendant près de quarante ans, la Société Commerciale de l'Océanie (SCO). C'est l'histoire de ce « joint-venture » paradoxal que Claus Gossler étudie ici, avec maints autres sujets, sous un titre franco-allemand propre à susciter l'étonnement et la curiosité. L'ouvrage (dont la rédaction du JSO n'a appris l'existence que tardivement) est lui-même d'aspect austère, imprimé en petits corps avec des marges réduites au minimum et plus de 2 500 notes infrapaginales. Cette mise en pages ponctuée d'illustrations souvent illisibles souligne peut-être (mais dessert surtout) la minutie d'analyse et l'ampleur exceptionnelle de la documentation de cette dissertation doctorale récompensée par l'université de Hambourg en 2005. Le volume est dépourvu d'index, mais sa table des matières très détaillée permet de repérer sans peine les principaux thèmes et protagonistes de cette somme, qui excède largement le seul domaine des « sciences économiques et sociales » (ou de « l'histoire des entreprises » ainsi qu'écrit l'auteur p. 15) pour déboucher sur un impressionnant tableau d'histoire « totale ».

Issu lui-même d'une vieille famille de négociants hambourgeois, Claus Gossler a eu la fortune, au terme d'une longue carrière dans le commerce international, de se voir ouvrir les archives familiales d'un ami (arrière petit-fils de Gustav Jr) et d'y découvrir les activités de la SCO, que mentionnaient certes les ouvrages consacrés à l'histoire de Tahiti qu'il consulta ensuite, mais sans en suggérer l'importance. Il s'est alors lancé dans l'exploration et l'exploitation des archives de la firme, conservées principalement au Staatsarchiv der Freien und Hansestadt Hamburg, complétées de multiples lectures pour en restituer le contexte et la portée. D'autres chercheurs dépourvus de l'expérience professionnelle, de l'« intelligence des affaires » et du sens des « réalités économiques » acquis par l'auteur auraient-ils su aussi bien mettre en œuvre ces matériaux ? Il était non seulement le mieux à même d'en tirer un parti utile à tous, mais il est allé très au-delà de cet objectif, et il est significatif que les recensions parues jusqu'à présent n'aient trouvé à reprocher à ce livre, du point de vue de l'histoire générale du Pacifique, qu'un minime anachronisme (« Samoa occidentales » pp. 23 et 43, au lieu de « Samoa indépendantes »). On pourrait y ajouter quelques inadvertances, très peu nombreuses et presque inévitables dans un travail de cette ampleur (ainsi de la ligne « Neukaledonien » inutilement répétée dans le tableau de la p. 228). D'autres critiques trouveront peut-être à se préciser quand les lecteurs en sauront autant ou plus que l'auteur, mais ce n'est pas pour demain.

Après une introduction et des considérations de méthode (ch. 1), l'ouvrage étudie la création de la SCO à partir de l'Allemagne et des Samoa (ch. 2), la zone d'intérêt économique qu'elle s'arroge (ch. 3, extraor-

dinaire et passionnante enquête de géographie humaine sur la Polynésie orientale, voir par exemple la section « Die Chinesen und das Opium » ou celles qui concernent le gouverneur des Établissements français de l'Océanie), l'histoire des dirigeants et associés de la firme (où le « clan Salmon-Brander » joua un rôle décisif, ch. 4), l'activité principale que représentaient les comptoirs (ch. 5), le commerce des produits d'importation (ch. 6), les principaux produits exportés (ch. 7), le déclin des plantations (ch. 8), la concurrence (ch. 9), la circulation des marchandises (ch. 10), les activités accessoires et biens immobiliers de la SCO (ch. 11), les relations entre Français et Allemands à Tahiti (ch. 12), la biographie et la personnalité des collaborateurs de la SCO (ch. 13), ses clients et fournisseurs (ch. 14), son réseau de relations avec Hambourg (ch. 15), la Première Guerre mondiale et ses conséquences (ch. 16). Suivent des conclusions sur l'histoire de la SCO, son ascension et son déclin (ch. 17), un commentaire final sur les principales phases de cette histoire (18) et d'abondants appendices (19).

Ce sommaire donnera peut-être un aperçu de l'intérêt d'un livre dont l'apport documentaire et l'acuité d'analyse sont impossibles à détailler ici. Il réunit une somme tout à fait étonnante de données factuelles ou statistiques, locales aussi bien qu'internationales, restées jusqu'à présent inédites ou confidentielles, et qui devraient au moins servir de repères ou d'éléments de comparaison à tous les spécialistes amenés à s'intéresser au Pacifique dans sa dimension « historique », c'est-à-dire quand les Blancs y eurent importé non seulement leur Histoire, mais leur économie non moins envahissante, ce que montre si bien ici Cl. Gossler (voir par exemple pp. 283-295 la douzaine de pages indispensables qu'il consacre aux îles Marquises, où la SCO dégagait des marges de 20 à 30 %). Ce volume devrait ainsi constituer rapidement un ouvrage de référence, où les historiens *stricto sensu* trouveront nombre de sujets de réflexion et d'hypothèses inédites, notamment en matière de « périodisation » de l'aventure de la SCO, et plus largement de l'entrée de l'Océanie dans l'économie des grands Empires coloniaux. Le sous-titre du livre (« essor et déclin ») n'est pas sans évoquer Gibbon, Montesquieu ou Balzac, et il invite aussi à tenir compte de sa leçon d'histoire économique, et particulièrement de ses dimensions politiques et morales, dans les débats sur le développement qui s'imposent aujourd'hui à l'Océanie comme au reste du monde.

RÉFÉRENCE CITÉE

PENNY H. Glenn, 2000. Science and the Marketplace: The Creation and Contentious Sale of the Museum Godeffroy, *Pacific Arts* 21-22: *Oceanic Art and Wilhelmine Germany*, pp. 7-22.

KAEPLER Adrienne L. (ed.), 2009. *James Cook and the Exploration of the Pacific*, Londres, Thames & Hudson, 276 p., bibliogr., 530 illustrations en couleur.

Ce très important catalogue, qu'un service de presse remarquable d'attention et de courtoisie a permis à la rédaction du JSO de consulter aussi (sous forme électronique) dans sa version allemande (*James Cook und die Entdeckung der Südsee*, éditée à Munich par Hirmer Verlag pour le compte des musées organisateurs), accompagne la grande exposition présentée sous le même titre à la Kunst- und Ausstellungshalle fédérale de Bonn (Allemagne) en collaboration avec l'Institut für Ethnologie de l'université de Göttingen et avec le concours du Kunsthistorisches Museum et du Museum für Völkerkunde und Österreichisches Theatrumuseum de Vienne (Autriche) et de l'Historisches Museum de Berne (Suisse). De Bonn, où le public a pu la visiter du 28 août 2009 au 28 février 2010, elle devait gagner Vienne (du 10 mai au 13 septembre) puis Berne (du 7 octobre 2010 au 13 février 2011), de sorte qu'elle sera encore visible pour nos lecteurs qui en auraient la possibilité.

Annoncés de longue date, cette exposition et son catalogue avaient fait l'objet d'attentes excessives, qui ont suscité des critiques parfois exagérées sinon injustifiées. Cette manifestation ne devait-elle pas réunir tous les objets aujourd'hui recensés comme rapportés par Cook et ses compagnons, ainsi que des rumeurs l'avaient fait escompter ? Tel pouvait être sans doute le vœu d'Adrienne L. Kaeppler et de tous ceux qui, à la suite de ses inestimables travaux d'inventaire (1978a et 1978b), ont contribué à élargir ce nouveau domaine de connaissance, l'histoire des premières collections occidentales d'objets du Pacifique. Mais si les progrès enregistrés en plus de trois décennies de recherches permettent certainement d'envisager aujourd'hui un projet de cette ampleur, les moyens alloués aux musées susceptibles de participer à une entreprise aussi coûteuse sont loin d'avoir augmenté à proportion... ainsi qu'on peut dire par euphémisme.

À mettre en regard la liste des prêteurs de cette exposition (p. 11) et celle de l'exposition de 1978 (Kaeppler, 1978a : xv), la persistance ou l'aggravation en 2009 de telles difficultés « matérielles » semble expliquer l'absence à Bonn d'objets issus des collections publiques suédoises, russes, irlandaises, néo-zélandaises, et de plusieurs musées des États-Unis d'Amérique, pourtant présentés jadis à Honolulu. La liste des institutions britanniques mises à contribution est un peu plus longue pour l'exposition de Bonn que pour la précédente (et légèrement différente, le musée de Liverpool et le Saffron Walden Museum n'y figurant plus). Mais c'est surtout l'accroissement considérable de la participation des collections publiques d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse (une vingtaine contre deux en 1978) qui donne sa marque à l'exposition de 2009, sinon même sa raison d'être. Le catalogue s'ouvre sur un avant-propos assurant (p. 9) qu'environ « la moitié de l'ensemble des objets ethnographiques collectés lors des voyages [de Cook] se trouvent aujourd'hui » dans ces trois pays germano-

Gilles BOUNOURE,
Paris